Streetball : just for fun

Autor(en): **Lörtscher, Hugo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **51 (1994)**

Heft 10

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-998289

Nutzungsbedingungen

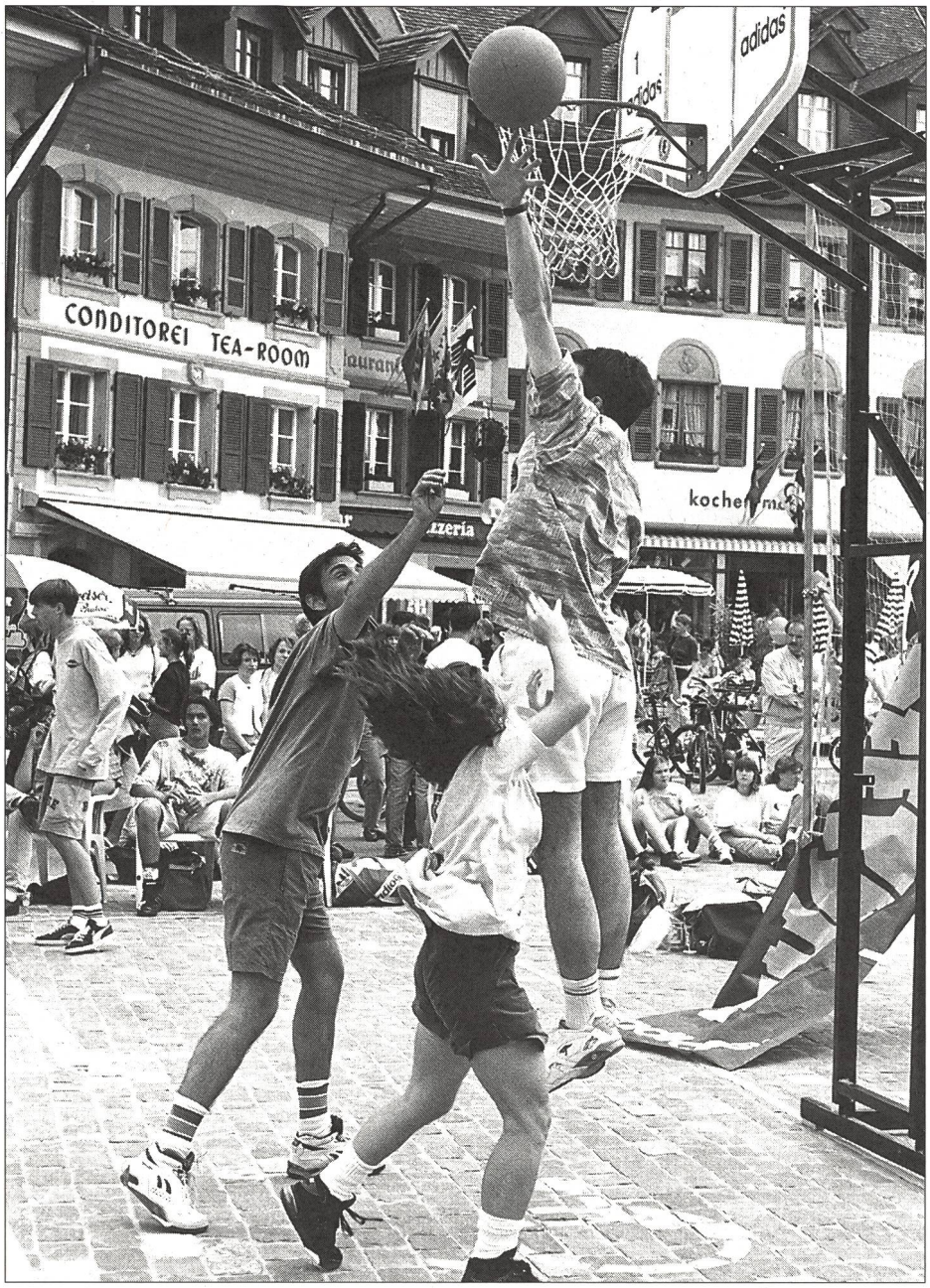
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Valérie Marotta de Bienne (devant, sur la photo), joueuse de basket invétérée, qualifie le streetball d'«absolument fou fou fou».

Marie-Paule Conod de l'équipe féminine «Maccabi» d'Orbe fait du basketball depuis trois ans, à l'école. Elle se plaint des côtés rudes du streetball.

Streetball -

Texte et photo
Traduction:

Une lame de fond a envahi l'Europe en provenance, devinez d'où, des Etats-Unis. Son nom: le streetball, ou basket de rue en français, une variante plus souple et également plus rudimentaire du noble basketball. Alors que l'on comptait en Suisse, il y a deux ans, au plus quelques centaines d'adeptes, ils sont environ 25 000, des jeunes pour la plupart, à avoir attrapé cet été le virus du basket de rue. Pourquoi un tel enthousiasme?

D'une part, le basket de rue correspond à l'image actuelle de la jeunesse, à sa manière de penser, d'agir et de ressentir les choses. D'autre part, l'industrie des articles de sport, les banques et les entreprises de presse ont rapidement flairé les retombées commerciales que pourrait avoir ce sport et ont su alimenter cette fièvre du basket de rue en se lançant dans l'organisation de tournois attrayants. Environ 1500 équipes ont ainsi disputé les éliminatoires régionales dans les cantons de Zurich, Bâle, Berne et Lucerne et se sont battues pour les 450 places de la finale suisse de l'«Adidas Streetball Trophy» qui s'est déroulée à Berne les 6 et 7 août.

Le basket de rue est un pur produit des «slums» américains et des ghettos noirs, où l'on trouve dans chaque arrière-cour et devant presque chaque porte un panier de basket. Ici, le basket de rue s'est développé «juste pour s'amuser» – just for fun –, afin de rester «cool» même dans la misère. Le basket de rue fait partie de la même famille que les negro-spirituals, le rap, le hip-hop, les graffiti et la breakdance. Une grande partie de cet arrière-plan socio-culturel se retrouve également, consciemment ou non, dans le basket de rue européen. Les jeunes justement se sentent attirés par cette critique subliminale vis-à-vis de tout ce qui est établi. Pour eux, le basket de rue est synonyme de liberté, de plaisir et d'indépendance. La liberté d'être différent et surtout, soi-même. En règle générale, les joueurs ne portent certes pas de vêtements usés et rapiécés comme les joueurs des slums, trop pauvres pour s'acheter des vêtements neufs. Toutefois, ils se distinguent en s'affublant de vêtements très larges et en mettant de manière provocante leur casquette à l'envers. Le basket de rue, c'est avant tout

ust for fun

ugo Lörtscher
istine Reist

l'expression d'une joie de vivre débordante, le «fun» justement ou, comme l'exprime ce jeune Bernois de 13 ans, «le pied!». Quant aux noms d'équipes, ils sont tout aussi imaginatifs: Magic Street Girls, Long Valley Slam Dunkers, Anababaluba, Higely Bigely, etc.

En quoi le basket de rue est-il différent du basketball? En tout, serait-on tenté de répondre lorsque l'on pense à l'ambiance et au «show» qui caractérisent les tournois de basket de rue.

Pour résumer, le basketball s'apparente à un ballet classique tandis que le basket de rue ressemble à une fête populaire, à un opéra bouffe.

Et, au lieu de se lancer dans de longues et pénibles explications, voici quelques règles de jeu:

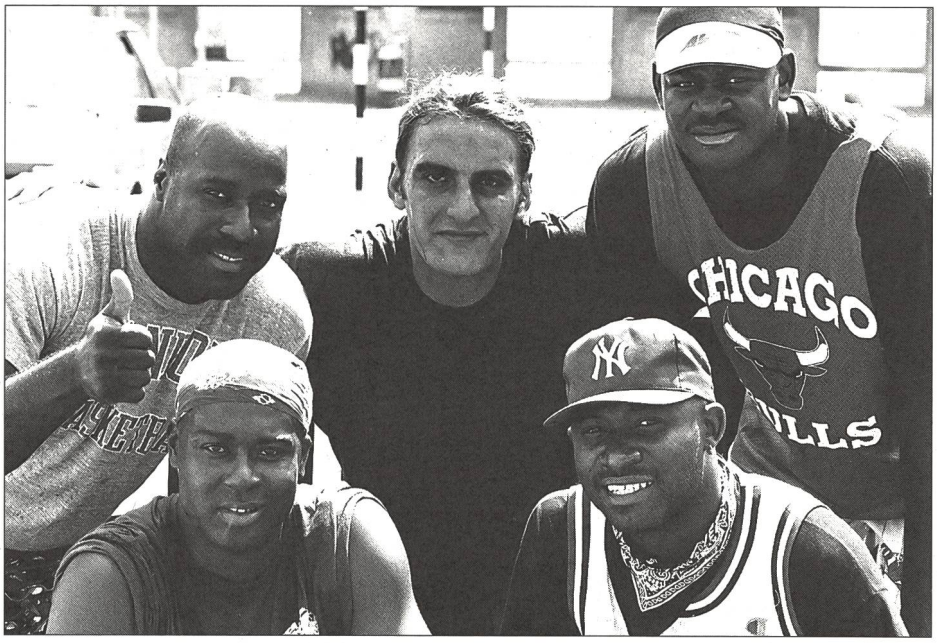
- Le basket de rue ne se joue que sous un panier.
- L'équipe se compose de 2 à 4 joueurs.
- Il n'y a pas d'arbitre: les fautes sont annoncées par l'équipe concernée ou l'équipe adverse.
- Les règles de jeu du basket de rue sont simplifiées, mais le jeu est plus agressif.
- Le basket de rue ne demande pas d'installation fixe et peut se jouer pratiquement partout: dans des usines désaffectées, dans la rue, les cours d'école, sur les parkings, les places de marché, de village, etc.
- Les terrains de jeu de compétition mesurent 9 × 10,5 m (normal), voire 10 × 15 m (idéal). Cela a permis, par exemple, de jouer la finale de Berne sur 36 terrains en même temps.

Et les filles? Après un début très discret, leur nombre ne cesse de croître.

Le basket de rue, le parent pauvre du basketball et le nouveau symbole d'identification des jeunes, est sans aucun doute le grand succès de l'année.

Revenons toutefois à ses racines dans la désolation des quartiers pauvres américains. Vu sous cet aspect, le basket de rue ne constitue pas un but mais un moyen. Un moyen de parvenir à un monde plus digne, seule possibilité pour la culture des ghettos noirs d'avoir un sens. Malheureusement, comme le prouvent les horreurs qui nous parviennent chaque jour, l'humanité n'a jamais été plus éloignée de ce but. ■

La finale du tournoi qui a eu lieu à Berne les 6 et 7 août dernier fut, dans le meilleur sens du terme, très colorée.



Les «Air Attaq super Isostar»: un Africain, trois Noirs des USA, un Suisse, tous de Zurich utilisent le streetball comme palliatif aux soucis qu'engendre le chômage. Le leader du groupe est Didier Boozer (au milieu).

Atmosphère incomparable sur la place du Marché de la pittoresque petite ville d'Aarberg.